Document generated on 09/26/2024 5:25 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Paroles

Sylvie Gagnon

Number 39, Winter 1989

La solitude

URI: https://id.erudit.org/iderudit/16126ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gagnon, S. (1989). Paroles. *Moebius*, (39), 59–68.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PAROLES

Sylvie Gagnon

GARDE MON SOUVENIR

Je parle tout bas
j'existe sous le soleil
il brûle toujours sous ma peau du soir.

*

Désir dérouté éclats de pierres grises.
Éclairs de lucidité sur l'asphalte brûlant.

Des yeux détournés de jardins sombres.
Des flaques de pluie s'égouttent.
L'oreille du sourd indifférent...

Ne me regarde pas quand je dors.

*

Reprends mon souffle avant que ne
s'installe la vie grugée de sens
pratique. Garde mon souvenir qui
sourit au miroir
Ne goûte pas la pluie quand elle
vient du sud. Je n'ai pas le temps
de mourir.

*

Écrire des titres blancs, des sentiments épars, des intuitions dévastées sur le gravier.

*

L'attitude à avoir en des circonstances oubliées. Désillusion sur le trottoir dur et gris. Récupérer la parole avant qu'elle ne divise l'espace et le temps.

*

Je goûte au rire à l'heure où des taches d'ennui frôlent les yeux de nos hôtes las.
La pitié de l'orage soudain Tu apparais au bord de mes paupières. Que ferais-je d'un peu plus de solitude.

SUITE ET FIN

Ton corps ombragé domine.
Les corridors feignent d'être
sans fin. Tu te désertes in-
finiment. Tes années lumière
ternies.

*

Continuellement apaisée et lasse au
bout du jour, malgré l'histoire que
je te dois, l'espoir que tu m'attribues.

*

Tardivement. Tu dors, intransigeant
et frêle contre tes replis de peau
amère. Adossé à une colère sourde, u-
ne envie de fuir l'empreinte des mots
du soir.

*

Que j'étais tranquille et éblouie jus-
que-là où l'espace et le temps s'affron-
taient du même mot docile.
Jusqu'aux vents de novembre, je demeurerai
sceptique et ferai face à la pluie.

*

L'absence, l'audace excessive de ma
solitude de mère éprouvée, concise,
propre.
Mon silence ajusté à l'incertitude
du soir. Respirer.
Je fais un vœu sur la longueur de
l'hiver.

*

Tu pleures la tête haute en regardant
les autres mourir.
Tu ne penses à rien dans le gris de
l'automne. Forcément. Tu dépends du soir.

Je regarde toujours ta distance.
J'écoute le serment de ton œil,
le désespoir pendu au bout de tes
mains fermées d'ennui.

Tu sembles te tenir dans l'ombre.
Je parais persuadée du contraire.

*

Compare l'histoire tranquille de mes
mains tristes à la soirée avancée d'un
novembre froid.
J'observe de loin le seuil de l'errance,
la frontière qui assagit ma défaite.

*

Tu te repens de la lumière.
La tristesse s'incise entre chaque mot
de la syntaxe des sentiments.
Atteindre la grâce du geste, le mépris
dans l'élégance du lever du jour.

*

Longer le silence.
Je sous-entends le reste de la phrase.
Dédicaces invisibles
à des sourires fuyants.

*

Mes rêves, plus solitaires que la
courbe de mon œil dévasté de dou-
ceur, sont dépossédés de leurs nuits,
circulent en plein jour imbus de si-
lence.

UN PEU À CÔTÉ

S'asseoir un peu à côté
comme une habitude.

*

Le vent déplace inlassablement
la poudre de neige
depuis le matin.

*

Le rouge-gorge ébouriffé
doit aussi se plaindre du
froid.

*

Le pas long porte à
la fin du corridor.
Survoler le sujet.

*

Lever le rideau
et dévisager le sapin.
L'indifférence continue
au-delà de ce qu'on dit
au coin des tables sales.

*

L'aile reprend toujours sa forme.
La montagne dénudée encore.

*

Le roc se dresse
comme s'il y avait quelqu'un
dans le rêve.

*

Solitude implorée
les nuages passent.

*

Serment de fuite.
Tu me manques.

*

Encore la tempête.
Séquelles.

*

Se tenir là
où le bât blesse
comme un sursaut.

*

Le champ triste d'avoine
existe encore. Indécis.

*

Les chiens sont contents
j'ai le cœur serré.
Tu surgis de tous mes silences
depuis le matin.

*

Les promesses se désistent
une à une. En retard.

MAINS TRISTES

Je reprends constamment la séquence du
drame immobile de la neige qui tombe en
couches nostalgiques et successives.
Une lourdeur.
La chute du jour.

J'aborde la tristesse de l'hiver et mon
manque d'audace en faisant des 8 sur la
glace. L'hiver ralentit et protège ma
douleur, console mon corps sans souvenirs.

Ma main cerne sur le papier glacé
d'effroi une phrase démente vouée
à l'oubli.

*

Inconcevable et ombragée comme une
matière hostile, la mort me porte
le long d'un pan de jour. À quelles
mains me rallier alors, à quelle som-
bre vague discrète?
Quand ma bouche obscurcie de fautes
inavouées déraisonne sur le bien-fon-
dé de l'histoire et que la raison
du plus fort, immobile, m'observe.
Tendresse éprouvante et triste, assourdie comme une
plainte à l'aurore
qui déchire les rêves.

*

J'aime ce qui te compose, du début à
la fin, et ta main levée qui protège
quelque chose que j'ignore.
Nous parlons du même arbre, du même
geste, du même principe et d'aubes
inégales.

*

C'est cela qui me restreint: mes mains
tristes et sans but, inassouvies, qui

constatent des matins tourmentés, combattent en silence contre l'ombre.
C'est cela qui me restreint: mes mains, grandes, qui avouent la faillite de choses et d'autres.

*

Ne tiens compte de rien, ni de l'heure ni de ce que je suis, et continue ta démarche indifférente le long de seuils froids devant lesquels je m'effondre sans bruit.

Je ferai celle qui n'a rien à dire, je ferai celle qui écoute tomber la pluie dans le salon; je serai la gardienne de phare à demi-folle qui délire sur les bancs de sable.
L'instant surgit, je m'en indigne.

Garde tes yeux fixes, tes jours, tes clés et marche jusqu'à ton déjeuner, si tu veux que je pleure; parle-moi de la successivité obligée du temps, de mots tremblants qui désertent une rive cruelle...

*

Je reviendrai de la longue blessure de l'hiver, des bras continuels de l'ombre.
Je ne veux rien: j'ai déjà pleuré entre l'arbre et l'écorce.
La fatigue injuste.
L'envie de partir.
Des oiseaux stupides.
Je rendrai le travail écrit d'une main exacte, aux lieu et heure convenus.

*

Elle ne dit rien quand le vent se lève que les chiens meurent, desséchée et sage, directe comme un rayon de soleil.
Elle se tait la plupart du temps. Et l'enfant qui l'aime, assise et douce, observe la tristesse qui s'étale sur ses mains démunies.

ENTRE MES LIGNES D'OUBLI

Déroute ma démarche
et je corrigerai ce mot
où je vais furtivement
entre mes lignes d'oubli.

*

Tiens une promesse hautaine
faite à une ligne d'horizon
mais ne tiens pas à moi.

*

Acquiesce à mon superbe effroi de louve tapi dans une solitude nordique. C'est ici que s'éteint mon courage, que la terre s'ouvre, que tu m'étreins en continuant de sourire étrangement aux trottoirs.

*

La brisure de la terre qui me regarde de tous ses yeux, qui s'attarde à mourir, avive mon sentiment de défaite et la détresse du soir.

Continue tout droit et tu arriveras là où ma rigueur glacée ne prouve rien, où tes lèvres serties dans l'ennui pâlissent déjà, où ton œil barbare s'éteint.

Tu trembles étrangement au seuil de mon désarroi qui réintègre subitement le cours de l'histoire.

*

L'épervier. Son vol. Son vent taché d'amertume et de lumière.

*

J'ai dû écrire à ta déroute, tes mains,
grandes qui parlent d'aurore.

*

Appel défaillant. Au bord du silence
aigu du jardin. Tu as peur de mourir
à la troisième marche.

Je cherche un titre comme on s'acharne
à détruire un ami.